

LE VRAI CANARD.

MONTREAL 29 JANVIER 1881.

CONDITIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 centims payable d'avance, pour 6 mois 25 centims.

Le *Vrai Canard* se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. *Greenbacks* reçus au pair.

Adresse :

H. BERTHELOT & Cie,
Bureau : 25, RUE STE-THERÈSE
En face de l'Hôtel du Canada
Boite 2144 P. O. Montréal.

Un peu de statistique.

Maintenant que la question du Pacifique est résolue et qu'il n'y a plus de revenez-y faisons un peu de statistique à l'instar du rédacteur de la *Patrie* qui a calculé il y a deux semaines combien il fallait de tombereaux de charrs et d'hommes pour transporter l'argent voté pour la grande voie ferrée du Nord-Ouest.

La dette de la Puissance du Canada est de \$199,000,000. Répartie sur une population de 4,000,000 d'âmes, nous trouvons \$50 par tête.

Les Etats-Unis ont une dette de \$1,825,000,000. avec une population de 50,000,000, ce qui donne \$37 par tête. Les Yankees ont de plus la consolation de ne pas avoir un Pacifique en perspective.

Le Canada dans cinq ans aura à rembourser \$45,500,000 Y compris l'intérêt sur la dette, soit \$9,000,000 par année. Par conséquent nous devons payer cette somme à raison de \$2 par tête.

En supposant qu'un homme de peine travaille deux jours pour réaliser ce montant à quel résultat arriverons-nous ?

En disant que ces \$45,000,000 doivent être gagnés avec la sueur du peuple et admettant l'hypothèse que chaque homme fournirait sa somme de travail, combien faudra-t-il que notre population de 4,000,000 verse de gallons de sueurs en deux jours pour gagner les \$2 qu'il faudra payer pour éviter la banqueroute ?

D'abord entendons-nous. La sueur dont nous parlons sera la vraie sueur du peuple que les ministres rouges ou bleus sucent depuis un temps immémorial une sueur qui sera composée d'après toutes les lois de la chimie, c'est-à-dire qu'elle fournira de l'acide acétique, un peu de matière animale, de l'hydrochlorate de soude et un peu d'hydrochlorate de potasse, du phosphato torreux et de l'acide de fer.

Un homme d'un tempérament bilio-nerveux lymphatico-sanguin en travaillant vigoureusement dans une température moyenne de 78 degrés Fahrenheit à l'ombre, après un labeur violent

de 10 heures transpirera de manière à verser une roquille de liquide par jour, soit un demiard dans les deux jours. Qu'importe le travail pourvu qu'il s'exécute ici, qu'il consiste pour les uns à creuser le canal Lachine, à laminer de rails d'acier et à poser des nut locks sur un chemin de fer, ou que les autres corroient des peaux dans des tanneries, cela ne fera rien à chose.

Or nous avons 4,500,000 travailleurs, si chacun verse un demiard de ses sueurs nous obtiendrons 2,250,000 chopines ou 281,260 gallons. Supposons maintenant que ces 281,260 gallons soient versés dans des barriques de la contenance de 20 gallons nous aurons 140,622 barriques. Si le contenu des barriques était mis en bouteilles de trois demiards nous aurions un nombre de 1,500,000. et si les bouteilles étaient mises l'une à côté de l'autre sur un seul rang nous trouverions une ligne de 79 $\frac{1}{2}$ milles qui s'étendrait depuis Montréal jusqu'à Batiscan.

Ensuite si nous vidions toutes ces bouteilles nous aurions un lac ayant la superficie du réservoir de Montréal avec une profondeur de cinq pieds. Sur ce lac nous pourrions faire naviguer un bâtiment de 3,644 tonneaux, c'est-à-dire capable de porter la somme monnayée que la *Patrie* avait mise dans 336 charrs et 3,544 tombereaux.

Nos lecteurs n'ignorent pas que les ministres se délectent à boire les sueurs du peuple. Qu'ils se demandent combien de temps il faudrait à l'honorable M. Mousseau pour absorber toute la liqueur en supposant qu'il en prendrait un plein verre à soda tous les matins avant déjeuner en guise d'eau minérale. Disons que le verre à soda serait de la capacité d'une chopine. Alors on verrait que le président du conseil pourrait prendre son *bitter* tous les matins pendant 2,500,000 jours, soit 6,849 années et 125 jours sans compter les années bissextiles.

Il est bien entendu que Charles T..... ne travaillerait pas avec les 4,500,000 hommes parce que M. Mousseau pourrait devenir malade à la première gorgée.

Dites après cela que nous ne pouvons faire de belles statistiques dans le bureau du *Vrai Canard*.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE A LONGUEUIL.

Il y a quelques semaines un citoyen considérable de Longueuil, prenait une noble initiative en fondant une société d'hommes et de femmes de lettres. Il rédigea les règlements de la nouvelle société qui devait tenir des réunions hebdomadaires dans son salon. Le cénacle littéraire était composé d'une vingtaine de jeunes gens disposés à creuser de larges sillons dans le champ des belles-lettres, et de cinq ou six demoiselles qui avaient hâte de se désaltérer à la fontaine d'Hippocrène.

Monsieur X... le président con-

voqua la première séance vers la mi-décembre. Le salon était brillamment éclairé, des fauteuils étiquetés étaient réservés pour les philosophes aux ongles roses, et la partie masculine de l'assistance resta debout pendant toute la séance.

Le discours d'inauguration du président fut un chef d'œuvre académique. Une demoiselle récita une pièce de vers de sa composition, et un commis pérorera pendant une heure sur l'esthétique et les tendances littéraires du village. Une dame se mit ensuite au piano et exécuta plusieurs morceaux difficiles. Une demoiselle fut roucouler une romance, et un monsieur récita quelques vers de Musset.

A la fin de la soirée, le maître des céans invita tous les membres du cercle littéraire à prendre un verre de vin à la santé de l'institution naissante.

Lorsque les amis des lettres eurent sablé une couple de verres de liqueurs il prononça les paroles suivantes :

Mesdames et Messieurs,

Nous avons eu ce soir la première séance de notre cercle littéraire.

Je vous ai donné des rafraichissements mais ne vous attendez pas à être traités comme cela à chaque séance. Vous savez tous comme moi que la boisson entrave le développement de l'intelligence.

Ces paroles produisirent sur l'assemblée le même effet qu'une goutte d'eau froide jetée dans un liquide en ébullition. Il y eut un silence glacial, les figures des lettrés s'allongèrent, et on entendit de vagues rumeurs parmi les hommes.

A la séance suivante il n'y a pas eu de quorum et la société littéraire de Longueuil se débanda.

Aujourd'hui c'est une chose du passé.

Correspondance.

Mon cher *Vrai Canard*,

Aie pitié d'un homme aburi. Je réside sur la rue St-Paul et j'ai pour voisin une demoiselle qui a deux cavaliers. L'un d'eux est un joueur de tambour du 65ième et l'autre un violoniste. Tous les dimanches c'est un véritable charivari qui dure jusqu'à 11 hrs du soir. Le militaire accompagne ses chansons sur la peau d'âne. On me dit que le violonneux fait manger de l'avoine au tambour.

Ami de la Paix.

Montréal 22 Janvier, 1881.

On nous écrit de l'Épiphanie :

Nous avons une peste dans le village. C'est une commère dont la mauvaiss langue distille les plus noirs poisons. Elle passe des remarques sur tout le monde, sème la discorde dans les familles et fait et défait tous les mariages. Son mari l'a trouvée tellement imparfaite qu'il a été obligé de se séparer d'elle. Si elle ne se pas ses calomnies je vous don =

L'heureux mortel qui, allait convoler avec Ursule était Bénoni, qui pigeait le trésor des Bouctochoes caché dans l'écurie du vieux cocher.

Carquette pour des raisons que nous expliquerons plus tard n'avait pas encore fait arrêter le vol et celui-ci menait la vie gaie, brûlant la chandelle par les deux bouts.

Bénoni n'y allait pas de main morte. Il avait engagé les plus beaux *Span* de Dumaine pour conduire sa fiancée à l'autel, de tous les préparatifs de la nocé avaient été faits sur une grande pied.

Le jour du mariage arriva.

À huit heures du matin pas moins de douze voitures étaient arrêtées à la porte du vieux Sansfaçon.

Tous les charretiers avaient garni la mèche de leurs fouets avec des rubans roses.

La rue avait été mise en émoi par les préparatifs de la nocé. Toutes les voisines étaient à leurs fenêtres, attendant avec impatience le défilé du cortège.

Vers huit heures et demie une voiture attelée de deux chevaux-crème s'arrêtait devant la maison du père Sansfaçon.

C'était Bénoni qui venait chercher sa bien-aimée pour la conduire à l'autel.

Le marié descendit de voiture et entra dans la maison de son futur beau père.

Bénoni était tiré à quatre épingle et faraud comme un bourreau qui va faire ses Paques. Il avait un beau tuyau neuf, une bougrine en velours marron, une cravate rose, et une chemise avec des frilles sur le devant. Il portait des pantalons noisette et des bottines en cuir à patente.

Ses doigts étaient emprisonnés dans une paire de gants de kid vert et le bout de son mouchoir blanc sortait avec avantage de la poche de côté de sa bougrine.

Après avoir salué le père et la mère Sansfaçon qui lui offrirent la goutte, il annonça aux invités qu'il n'y avait pas de temps à perdre et qu'il fallait partir au plus-tôt.

Ursule sortit de sa chambre en toilette de mariée. Elle était à croquer. Elle s'était fait crêper les cheveux par un perruquier et sur chacune de ses tresses elle s'était posé deux beaux acrocœur. Elle portait une magnifique robe en gros de Naples et des souliers en satin blanc.

Sa figure était couverte par un léger incarnat et ses yeux brillaient des feux du désir.

Elle s'était corsée très serré et sa taille était ravissante d'élégance.

Un bouquet de fleurs s'épanouissait à sa ceinture en beau ruban de moire antique.

Elle s'approcha de Bénoni et lui tendit la main avec grâce.

Le marié la conduisit jusqu'à la voiture et y prit place à côté d'elle.

Le père Sansfaçon et celui qui devait servir de père à Bénoni prirent place dans la voiture en face des mariés.

(La suite au prochain numéro.)